

le 18 nov 39
Ligano Lit.

RENCONTRE AVEC ANDRÉ GIDE

Par SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

Un soir d'octobre 1896, comme je rentrais à mon domicile de la rue Ganneçon, l'un des endroits les plus sordides du misérable faubourg de Clieby, j'y trouvai un mot de Paul Fort qui me fixait un rendez-vous pour me faire rencontrer avec André Gide. Cette invitation prévenait mon désir. Pendant l'été qui venait de s'éteindre, Gide m'avait en effet écrit sa sympathie et cela en termes si aimables qu'ils auraient troublé mon humilité, au cas où j'en aurais eu. Mais j'étais entré dans les Lettres pour y faire figure d'apôtre. Du moins était-ce là l'illusion où je me guindais. Je tenais pour néant la chose



André Gide, à l'âge de ses débuts

littéraire. Dans la suite, bien qu'ayant changé d'état d'esprit, je n'y ai jamais attaché beaucoup d'importance.

A l'époque où se placent les faits que j'ai entrepris de peindre, André Gide avait vingt-sept ans, Paul Fort vingt-cinq, et moi vingt. Notre âge de quelques années, André Gide jouissait à nos yeux d'un prestige certain. Si jeune qu'il fût, il avait l'air classique. Deux ou trois livres dont *Paludes*, faisaient notre admiration. S'il n'était pas des nôtres par son œuvre, il l'était par l'indépendance de son esprit et par l'exquise élégance de sa langue, l'une des lux légères et gracieuses qui soient. Enfin, d'obscures affinités nous rapprochaient,

La jeunesse est extraordinaire de pénétration et les noms qu'elle met au tableau d'honneur ne sont jamais choisis par un faux jugement. Dès 1896, nous qui débutions, nous savions exactement où étaient les véritables valeurs parmi nos contemporains, même chez les plus jeunes. Sans parler d'Henri de Régnier, de Moréas, de Maertelincq et de Verhaeren, nous ne nous trompions pas sur leurs cadets, Paul Valéry, dont les vers étaient rares, avait beau s'envelopper d'un savant mystère, il avait ses admirateurs dont le nombre allait croissant. Camille Mauclair passait pour encyclopédique. Errant à travers les rochers de sa Provence, Signoret, qui était aveugle comme Homère, nous semblait son héritier. Nous arrivant des terres brûlantes de l'Équateur, les proses de Claudel en disaient l'énormité, et ses drames avaient à nos yeux quelque chose de cyclopéen qui les égalait aux Grecs. Nous ne doutions pas davantage ni de la grâce de Pierre Louys, ni des élégances de Jean de Tinan. De Gide, j'ai dit la renommée, qui pour être extrêmement voilée, n'en était pas moins profonde. Telle est l'infatigable sûreté avec laquelle se jugent entre eux tous les jeunes gens.

Du côté de Montparnasse

Paul Fort habitait du côté de Montparnasse. Il n'a jamais déserté la rive gauche que pour déambuler dans l'Île-de-France, dont il cèdera pour l'avenir l'un des poètes d'élection. Son logis du moment était rue Saint-Placide, au numéro 62. C'était au rez-de-chaussée d'une maison de rapport à la façade blafarde et poussièreuse que la pioche des démolisseurs n'a pas encore démolie. Un magasin de fleurs et une arrière-boutique y abritaient le ménage du poète, Mme Paul Fort, qui était belle et fine et dont le visage eût appelé les pinceaux de Raphaël, s'occupait des globes de cristal, des bouquets pour les jours de noces et des couronnes pour les cimetières que comportait son commerce. Quant à Paul Fort, il se cloîtrait dans la petite pièce du fond. On y accédait par la cour, pour ne déranger personne.

Le 4 novembre, après le dîner, en vertu de l'invitation qu'il m'avait faite, je passai les ponts pour aller rue Saint-Placide. Gide ne s'y trouvait pas encore quand j'y arrivai. L'arrière-boutique avait un air de fête. Dans la suspension, la grosse lampe semblait une reine silencieuse entourée d'un cercle d'or. Deux ou trois chaises et un fauteuil attendaient les visiteurs. On avait fait venir de la bière et on avait sorti des verres, comme pour une réception miraculeuse.

Gide ne tarda pas à sonner. Dans l'entre-bâillement de la porte, je le vis, coiffé de son feutre aux larges bords et enveloppé dans une grande cape de clergymann. Il fit à la femme de Paul Fort les quelques compliments d'usage et je m'étonnai de sa voix, dont l'émission est si particulière. C'était Paul Fort nous présentant et conduisant à la Gerçière 52 mil à observer l'autre.

littéraire. Dans la suite, bien qu'ayant changé d'état d'esprit, je n'y ai jamais attaché beaucoup d'importance.

À l'époque où se passaient les faits que j'ai entrepris de peindre, André Gide avait vingt-sept ans, Paul Fort vingt-cinq, et moi vingt. Notre âge de quelques années, André Gide jouissait à nos yeux d'un prestige certain. Ni jeune qu'il fut, il avait l'air classique. Deux ou trois livres dont *Paléofa*, faisaient notre admiration. S'il n'était pas des nôtres par son œuvre, il l'était par l'indépendance de son esprit et par l'exquise élégance de sa langue, l'une des plus légères et gracieuses qui soient. Enfin, d'obscures affinités nous rapprochaient.

La jeunesse est extraordinaire de pénétration et les noms qu'elle met au tableau d'honneur ne sont jamais choisis par un faux jugement. Dès 1896, nous qui débutions, nous savions exactement où étaient les véritables valeurs parmi nos contemporains, même chez les plus jeunes. Sans parler d'Henri de Régnier, de Moréas, de Maeterlinck et de Verlaine, nous ne nous trompions pas sur leurs cadets, Paul Valéry, dont les vers étaient rares, avait beau s'envelopper d'un savant mystère, il avait ses admirateurs dont le nombre allait croissant. Camille Mauclair possédait pour encyclopédique, errant à travers les rochers de sa Provence, Signoret, qui était aveugle comme Homère, nous semblait son héritier. Nous arrivant des terres brûlantes de l'équateur, les proses de Claudel en disaient l'énormité, et ses drames avaient à nos yeux quelque chose de cyclopéen qui les égalait aux Grecs. Nous ne doutions pas davantage ni de la grâce de Pierre Louÿs, ni des élégances de Jean de Tinan. De Gide, j'ai dit la renommée, qui pour être extrêmement voilée, n'en était pas moins profonde. Telle est l'infatigable sûreté avec laquelle se jugent entre eux tous les jeunes gens.

Du côté de Montparnasse

Paul Fort habitait du côté de Montparnasse. Il n'a jamais déserté la rive gauche que pour déambuler dans l'Île-de-France, dont il censeurera pour l'avenir l'un des poètes d'élection. Son logis du moment était rue Saint-André, au numéro 62. C'était au rez-de-chaussée d'une maison de rapport à la façade blafarde et poussiéreuse que la pioche des démolisseurs n'a pas encore démolie. Un magasin de fleurs et une arrière-boutique y abritaient le ménage du poète. Mme Paul Fort, qui était belle et fine et dont le visage eût appelé les pincesaux de Raphaël, s'occupait des globes de cristal, des bouquets pour les jours de noces et des couronnes pour les cimetières que comportait son commerce. Quant à Paul Fort, il se cloîtrait dans la petite pièce du haut. On y accédait par la cour, pour ne déranger personne.

Le 4 novembre, après le dîner, en vertu de l'invitation qui m'avait faite, je pris sur les ponts pour aller rue Saint-André. Gide ne s'y trouvait pas encore quand j'y arrivai. L'arrière-boutique avait un air de fête. Dans la suspension, la grosse lampe semblait une reine silencieuse entourée d'un cercle d'or. Deux ou trois chaises et un fauteuil attendaient les visiteurs. On avait fait venir de la bière et on avait sorti des verres, comme pour une réception miraculeuse.

Gide ne tarda pas à sonner. Dans l'entre-bâillement de la porte, je le vis, coiffé de son feutre aux larges bords et enveloppé dans une grande cape de clergyman. Il fit à la femme de Paul Fort les quelques compliments d'usage et je m'éloignai de sa vue, dont l'émission est si particulière. Bientôt Paul Fort nous présenta et chacun à la derche se mit à observer l'autre.

Un beau jeune homme

A vingt-sept ans, Gide était un jeune homme absolument beau, avec un front coulé à merveille, des yeux d'une rare splendeur, une bouche sinuose et clo-

quente que recouvrait une légère moustache noire. Son aspect était d'un pasteur qui aurait été poète. Il s'était assis à l'écart. La conversation s'engagea. Bien entendu, j'avais dit à Gide mon plaisir de le rencontrer. Mais il parlait maintenant de Francis Jammes, avec lequel, prétendait-il, j'aurais dû m'entendre. Jammes vivait dans les Pyrénées, ses poèmes avaient quelque chose de primitif, mais une âme tonnante s'y épanchait. Gide nous raconta qu'il le connaissait et il le dépeignit en quelques traits fins, jamais appuyés.

— Comment vivez-vous ? me dit soudain Gide.

Il le savait certainement par Paul Fort, mais il lui était agréable que je lui en fesse l'aveu. Toute la journée, je travaillais dans un bureau, à la Compagnie de l'Ouest. C'était devant les fortifications, près de la porte Champerret. Mon père, qui s'était effrayé de mon entêtement à vouloir être homme de lettres, m'avait obligé à prendre un métier et, à seize ans, j'étais entré à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest. Je m'y faisais 150 francs par mois. Même en des temps si reculés, ce n'était pas le Pérou ! Juste de quoi payer le bistrot et mes omnibus.

— Que c'est curieux, fit alors André Gide.

Il avait l'air extrêmement attentif. A ces circonstances de ma vie, je ne prêtai pas le moindre intérêt. Bien d'autres que moi connaissaient la pauvreté et, en premier lieu, Paul Verlaine, que je tenais pour mon maître. Il en avait souffert plus que personne et n'en avait pas moins bâti son œuvre ! Et d'âge en âge, aussi longtemps qu'on parlerait sous le ciel la langue de nos pères, Verlaine serait admiré. Un écrivain, pour moi, s'était un prêtre, même s'il menait une existence de crime, comme précisément l'avait fait Verlaine.

Les heures se succédaient, Paul Fort aussi jetait son mot dans notre conversation. Sans doute beaucoup d'autres questions y furent-elles abordées et étudiées, mais le détail en a fui de ma mémoire. André Gide s'exprimait avec esprit, mais peut-être aurais-je préféré qu'il y mit un peu plus d'âme. Il semblait bien moins émotif que puissamment cérébral.

Minuit avait sonné depuis longtemps quand nous décidâmes de prendre congé. Ayant dit adieu à nos hôtes, nous nous engageâmes dans la rue qui, à cette heure, était noire et déserte. Une sorte de torpeur tombait sur nous. C'était étrange et indéfinissable. Après quelques pas faits ensemble, nous nous séparâmes. J'avais le sentiment confus d'une déception rétrograde et par chacun également ressentie. Nous nous revîmes pourtant deux ou trois fois encore, mais ce fut sans enthousiasme.

Une lettre

Quelques semaines plus tard, le 10 janvier 1897, je publiai dans le *Figaro* un article qui fut qualifié de « manifeste » et



Paul Fort, par Zulouga

dont l'ambition était de signifier au monde qu'il existait en France une « nouvelle jeunesse » ! C'est un événement qui se produit périodiquement avec chaque génération, comme les saisons et comme les marées. Au cours de ce papier, je faisais de Gide un éloge rapide, mais auquel la presse ne devait l'habituer que longtemps après. Il crut nécessaire de m'en remercier, et il le fit dans ces termes :

Mon cher Bouhélier,

Ma femme me renvoie à Bruxelles votre manifeste. Je ne pense pas avoir à vous remercier de parler de moi avec une si délicate et si bonne grâce, espérant que vous y trouvez un plaisir égal à celui que je trouve à parler de vous, mais je veux vous répéter encore, à cette belle occasion, que notre mutuelle sympathie n'est une des meilleures choses rencontrées dans ce que d'autres appellent la « carrière littéraire » et que je veux appeler ma vie.

Au revoir, n'est-ce pas ? Je vous embrasse et suis :

André GIDE.

Après cette lettre, qui semblait faire prévoir une longue amitié, je ne crois pas avoir jamais revu André Gide. Est-ce ma faute ou la sienne ? Je suis né avec une nature excessive d'ermite qui a fait de moi toute ma vie un solitaire rebuisant. A quoi tiennent les choses ? Et quelles lois mystérieuses président à la vie de chacun de nous ? O Concorde, comment espérer que ton règne s'établisse jamais au milieu des hommes !

Saint-Georges de Bouhélier.